

Le cinéma à l'école ? On peut rêver

POLITIQUE CULTURELLE Vers une éducation des élèves à l'image et au septième art

► Un « workshop » européen insiste ce vendredi, à la Cinémathèque, sur l'importance du langage cinématographique auprès des jeunes.

Aura-t-on un jour des cours de cinéma inscrits dans le programme scolaire ? Certains en rêvent, comme Nicola Mazzanti, directeur de la Cinémathèque. Qui n'est pourtant pas dupe : en la matière, on n'est nulle part, comme si le cinéma, malgré son âge respectable (127 ans !), fait encore figure auprès des instances officielles d'art mineur.

Mazzanti ne décolère pas. « C'est dingue ! On est dans un monde où pour les jeunes, tout passe plus que jamais par l'image, depuis les tablettes jusqu'aux smartphones et sans compter la télévision, et on n'a toujours pas d'outils prévus, dans l'éducation, pour étudier ce langage. On ne peut pas comprendre le monde d'aujourd'hui, celui des images, si on ne commence pas par la base, et la base c'est le cinéma. »

Pour Mazzanti, la conception de l'éducation et son approche des arts datent du dix-neuvième siècle. « On enseigne la musique ou la peinture, arts que l'on dit fondamentaux. Très bien, je n'ai rien contre. Mais comment expliquer l'absence du cinéma du monde de la formation générale, prévue par l'enseignement ? »

Le cinéma devrait être à la rescousse de l'enseignement, continue Mazzanti. « Pour parler de la Shoah, il ne faut pas montrer La liste de Schindler. Plutôt

Olympia, de Leni Riefenstahl. Il faut apprendre comment on met en scène un dictateur, et ce film-là en est l'illustration. Or, les stratégies qui valent pour Hitler sont les mêmes pour Trump et Mussolini. Il faut décrypter ces langages. En ce sens, oui, l'éducation à l'image et au cinéma me semble essentielle. »

Ce vendredi, Cinematek va accueillir en la salle Ledoux un *workshop* consacré au sujet. Intitulé « Connaître et transmettre le cinéma », il est organisé dans le cadre du projet européen Film Literacy InCubator Klubs (FLICK) et accueillera quelques experts internationaux sur l'éducation aux médias.

Le coordinateur de la journée, Freddy Malonda, travaille au Service de culture cinématographique, une ASBL d'éducation permanente. L'homme a voulu, avec cet atelier, mettre le projecteur sur les éducateurs et enseignants, essentiels car ils sont « la voie de transmission, dans le domaine éducatif, entre l'œuvre de cinéma et le jeune public ».

Si des initiatives existent dans certaines écoles, courantes au niveau primaire et débouchant dans certaines classes de secondaire sur des ateliers pratiques de cinéma, ces dernières sont, confesse-t-il, le fruit de la bonne volonté de certains enseignants, souvent des

prof de français, et qui ont une bonne culture cinéphilique. Il n'y a rien de structuré, donc, de sorte que la transmission, comme l'indique l'exposé du *workshop*, « n'a jamais été aussi difficile à mettre en œuvre ». Ce n'est pas le cas partout. En France, constate Freddy

Malonda, « il y a par exemple la possibilité de faire un bac littéraire en cinéma. »

Des ateliers pratiques, à l'école

Pourquoi le cinéma mériterait-il le même traitement scolaire que la musique ou la peinture ? Parce que, observe Malonda, « le cinéma est l'art total, alliant photographie, musique, danse, architecture... Parce que c'est aussi l'art du vingtième siècle. »

Freddy Malonda loue les vertus des ateliers de réalisation, destinés aux élèves. « Faire un film dans une classe, c'est un projet collectif. Il faut apprendre à travailler ensemble. »

Un atelier pratique, qui se définit généralement par la réalisation d'un court-métrage, se concrétise au terme d'un travail d'une cinquantaine d'heures, étalées à raison de 2 à 4 heures par semaine. Le prof y est rejoint par un réalisateur, qui initie les élèves à la fabrication d'un film, en les

familiarisant avec le matériel de tournage. Prise de son, cadrage, écriture, réalisation, jeu d'acteur... Les élèves touchent à tout. Apprennent en s'amusant - vertu magique ! Et, cerise sur le gâteau, ont, à l'arrivée, la belle surprise de voir leur film collectif projeté à la Cinémathèque.

Il y a donc un sacré potentiel. L'enthousiasme est là. Le contenu aussi. Reste le manque de moyens, pathologique, et qui traduit encore de la part des institutions, Mazzanti n'a pas tort, un certain mépris pour le langage cinématographique. ■

NICOLAS CROUSSE